

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62160

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Kühn corrige le jugement de Borowski selon lequel Kant aurait été très apprécié de lui: loin d'avoir été son protégé, le jeune étudiant de l'Université de Königsberg n'aurait pas tardé à s'en détacher, notamment en montrant une plus grande pénétration en matière de science de la nature (p. 111–112). De plus, la connaissance que Kant avait de Platon, dont on affirme habituellement qu'elle n'était qu'indirecte, se voit établie également comme directe. Suite à la découverte et à la parution de cours de Kant sur la logique, il apparaît en effet bel et bien que le philosophe s'est réellement confronté avec les textes eux-mêmes, ne fût-ce qu'en traduction. Le lecteur pourra aisément se rendre compte de l'érudition déployée par l'auteur dans le présent ouvrage en portant par exemple le regard sur la note 19 du chapitre 5., «Les années du silence» («Die Jahre des Schweigens (1770–1780)», p. 551–552): contrairement à ce qu'alléguait un interprète aussi fameux que H. Heimsoeth, la connaissance de Platon par Kant ne s'est pas faite uniquement via l'«*Historia critica philosophiae*» de J. J. Brucker, puisque, dans un passage de la «*Logik Heschel*», le professeur de l'Université de Königsberg invite son auditoire à lire la traduction du «*Ménon*», du «*Criton*» et des deux «*Alcibiade*» dans la traduction de F. Gedike.

La compétence philosophique de Kühn est réelle, ce qui lui permet de consacrer quelques développements intéressants tout au long de l'ouvrage aux œuvres rédigées, et le plus souvent publiées, par Kant. Assurément, l'ouvrage ne désirait pas tant s'adresser aux philosophes professionnels qu'aux personnes souhaitant parfaire leur culture générale. Aussi l'auteur a-t-il évité autant que possible de préciser les controverses savantes sur tel point de doctrine ou d'entrer lui-même dans une polémique. À l'occasion, pourtant, celui-ci montre que le sens de la pensée de Kant fait débat. Au sujet de l'«*Opus postumum*» sont mises en confrontation les interprétations qui y voient le signe de la disparition des forces de Kant et celles qui y voient une tentative sérieuse d'achèvement du système, comme celles qui placent ses dernières réflexions dans le sillage de Fichte, de Schelling ou de Beck (p. 472–478). Sans doute est-ce la difficulté du texte qui a ici incité le biographe à la prudence. Au sujet de la «*Critique de la raison pure*» et des «*Prolégomènes*» en outre, Kühn n'hésite pas, au sortir de leur exposition, à se lancer dans une réfutation de certains critiques contemporains de langue anglaise, R. C. S. Walker, B. Stroud, W. H. Walsh et R. Rorty: Kant n'aurait pas voulu établir de scepticisme global concernant la connaissance objective en général mais aurait au contraire réagi à un scepticisme local relatif à la possibilité de la connaissance en métaphysique (p. 304–306). Certainement sera-ce la vigueur du débat anglo-saxon actuel qui aura poussé le biographe à s'affirmer de la sorte en lecteur engagé.

On peut déplorer que certains interprètes kantien d'envergure, les H. Cohen ou P. Natorp, pour ne citer qu'eux, ne soient absolument pas mentionnés dans l'ouvrage. On peut de même regretter que les premiers partisans de Kant à l'époque, les J. F. Heydenreich, K. Ch. E. Schmid et autres G. Hufeland, ne soient qu'évoqués de manière éparse. Sur ces deux points, du moins, l'ouvrage de référence de Vorländer garantissait une meilleure satisfaction. Quoi qu'il en soit, la présente biographie, pour ne pas surpasser en tout point celles qui l'ont précédée, constitue un livre appréciable.

Jean-François GOUBET, Paris

Julia BOHNENGEL, *Sade in Deutschland. Eine Spurensuche im 18. und 19. Jahrhundert. Mit einer Dokumentation deutschsprachiger Rezeptionszeugnisse zu Sade 1768–1899*, St. Ingbert (Röhrig Universitätsverlag) 2003, XIV–630 p. (*Literatur im historischen Kontext*, 5).

Le 22 août 1798, Goethe emprunte à la Bibliothèque de Weimar les deux volumes du roman de Sade «*Justine ou les Malheurs de la vertu*». Il les rend exactement un mois plus tard, avec «*Monsieur Nicolas*» de Rétif de la Bretonne. À plusieurs reprises, Goethe a écrit sur ce dernier livre, que lui avaient recommandé, avec des commentaires moralisateurs, plu-

sieurs correspondants, à commencer par le duc de Weimar et Schiller. De »Justine« il n'a jamais parlé, et le livre n'a plus jamais été emprunté à la Bibliothèque de Weimar, ce qui laisse supposer que Goethe l'a supprimé du catalogue. Une lecture probable de l'original, rapide, comme à contrecœur, puis un silence méprisant (ou offusqué), tel est l'aspect principal du bilan de l'accueil de Sade en Allemagne jusqu'en 1899. Réservé à quelques initiés, cet accueil n'est autre que celui de »Sade en France vu d'Allemagne«. Une publication de 1803 chez Rein à Leipzig, dont on a su bien plus tard que c'était une adaptation des »Crimes de l'amour«, deux romans pornographiques manifestement imités du »divin marquis«, des notices qui tendent à se réduire tout au long du XIX^e siècle dans les dictionnaires allemands (l'entrée »Sade« disparaît même du »Brockhaus«), Sade reste bien un clandestin et un repoussoir durant toute l'époque à laquelle s'est intéressée Julia Bohnengel (1768–1899).

C'est l'aspect »repoussoir« qui est peut-être le plus intéressant. Les milieux de l'émigration française (Charles de Villers en 1797, puis en 1806) opposent la perversion »révolutionnaire« de Sade à la moralité de l'érotique religieuse allemande (Klopstock!), reprenant au demeurant les arguments des modérés (Rétif de la Bretonne) qui rapprochaient les déviations sexuelles de Sade de la rigueur terroriste d'un Danton. En revanche, Ludwig Ferdinand Huber, en 1796, présente une analyse bien plus fine, intégrant, sans le savoir (Huber ne connaît pas l'auteur), ce que l'on pensait généralement avant 1789 du marquis et délinquant sexuel en tant que représentant de la décadence de l'aristocratie d'ancien régime. Voici les enseignements que Ludwig Ferdinand Huber tire de la lecture de »Justine«: »Durant les épisodes horribles qui interrompirent ou embarrassèrent les progrès des Lumières et de la liberté, la Révolution avait en réalité pris un chemin qui la ramenait presque infailliblement au but de la Contre-Révolution. [...] Si l'on se demandait si »Justine« doit être considérée comme un produit de l'esprit révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, quel rôle la propagande y joue et à quelle propagande il faudrait d'abord attribuer ce roman, alors la règle *is fecit cui prodest* devrait indiquer la réponse juste. Les hommes qui craignent la Révolution, qui veulent s'en servir à des fins hostiles ou qui veulent s'en venger, devaient être possédés par l'idée qu'il n'y aurait meilleur moyen de revenir en arrière que celui de rendre impossible le seul but raisonnable de la Révolution, la liberté civile. Pour y parvenir, il fallait que *la liberté et l'égalité* soient décrites comme des composantes de *l'empire du Mal*; et les écrits du genre de »Justine« ont contribué pour beaucoup à répandre cette idée.« Par la suite, Huber conjecture que le roman doit être de la plume d'un »ci-devant«. On ne saurait adresser meilleure réplique, même si elle fut conçue *ante datum*, aux auteurs de la »Dialectique des Lumières« qui ont présenté en Sade un homme éclairé qui aurait eu le courage de ne pas confier à ses adversaires le soin d'exprimer l'horreur que les Lumières ressentent pour soi(!). Comme il est indiqué dans une note (p. 256), Krafft-Ebing s'est intéressé à Sade et a employé le mot de »sadisme« à la fin du XIX^e siècle. C'est là peut-être la part la plus intéressante de la fortune allemande de l'auteur de »Justine«, mais cette étude, est-il précisé, ne s'intéresse pas au »discours médical«. D'après le »Trésor de la langue française«, le mot »sadisme« est attesté en France dès 1841.

L'ouvrage se compose de huit grands chapitres: la naissance du »mythe sadien«, les conditions de l'accueil des œuvres de Sade en Allemagne, l'accueil »indirect« et »direct«, »Sade sans Sade« (sans que son nom soit cité), Sade dans la littérature autobiographique, dans les dictionnaires et sur le marché du livre au XIX^e siècle. Des illustrations, une bibliographie, un index des noms cités ainsi que deux cents pages de documents (comptes rendus, lettres, etc.) complètent cette étude, solidement documentée.

François GENTON, Grenoble